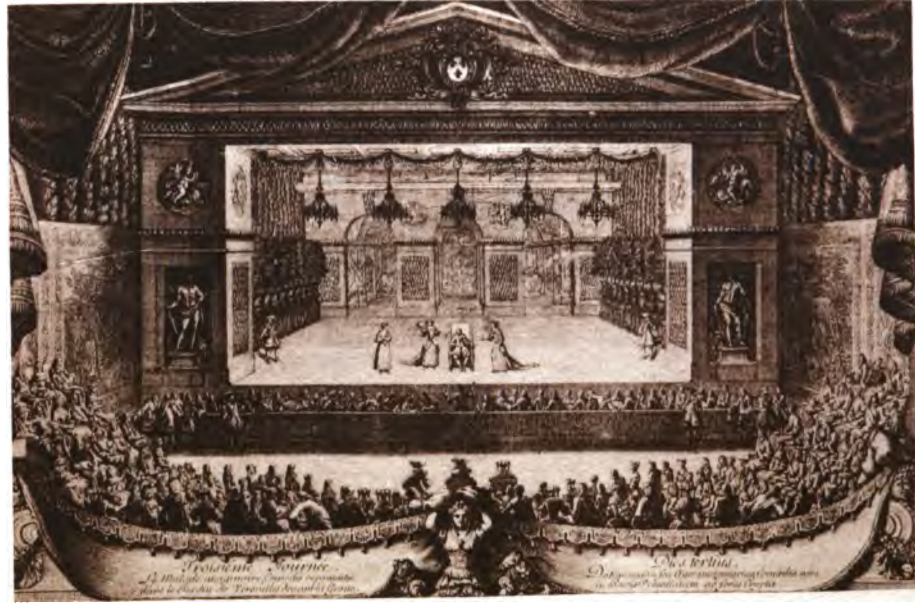

UC-NRLF
$B 313 496

LE MALADE IMAGINAIRE

MOLIÈRE

LE MALADE IMAGINAIRE

COMEDIE EN TROIS ACTES


Troisiéme Journée.
Dies tertius.

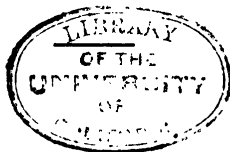
LE
MALADE IMAGINAIRE

COMÉDIE

MÊLÉE DE MUSIQUE ET DE DANSES

PAR

MOLIÈRE



ANN ARBOR, MICH.

MCMX.

NOTICE

Le Malade Imaginaire fut représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la salle du Palais Royal, le 10 février, 1673, par la Troupe du Roi, et eut un grand succès. Cette pièce dans laquelle Molière jouait le premier rôle, marqua la fin de sa carrière, car il est mort dans la nuit après la quatrième représentation, le 17 février, 1673.

Cette édition de la pièce est publiée à l'occasion de la représentation de la comédie donnée par le Cercle Français de l'Université du Michigan, le 29 avril, 1910. Elle est due aux soins du département des langues romanes de l'Université. On y a suivi, pour le texte, l'édition de MM. Despois et Mesnard, publiée dans la collection des *Grands Écrivains de la France,* mais on a omis les prologues, l'éclogue, et les deux premiers intermèdes de danse et de chant.

Le frontispice est d'après une gravure de Le Pautre qui représente la Cour devant la grotte

de Versailles assistant à une représentation de la pièce, dans la troisième journée des divertissements donnés par le Roi à son retour de la conquête de Franche-Comté en 1674.

LE MALADE IMAGINAIRE

PERSONNAGES	ACTEURS
ARGAN, malade imaginaire,	M. ROBERT MORRELL TOMS
BÉLINE, seconde femme d'Argan,	MLLES HELENA BEATRICE MUNN
ANGÉLIQUE, fille d'Argan, et amante de Cléante,	IRENE MCFADDEN
LOUISON, petite fille d'Argan, et sœur d'Angélique,	NORMA LOUISE DE GUISE
BÉRALDE, frère d'Argan, .	MM. DON MILTON DARON
CLÉANTE, amant d'Angélique,	MANTON MONROE MARBLE
MONSIEUR DIAFOIRUS, médecin .	LOUIS HALLER
THOMAS DIAFOIRUS, son fils, et amant d'Angélique,	JOSEPH HILAIRE PRIMEAU, JR.
MONSIEUR PURGON, médecin d'Argan	CECIL S. BAKER
MONSIEUR FLEURANT, apothicaire,	FREDERICK M. PAULL
MONSIEUR DE BONNEFOY, notaire,	HAROLD RAOUL FLOWERS
TOINETTE, servante, .	MLLE MARY ELLEN LYNCH

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

ARGAN (*seul, dans sa chambre assis, une table devant lui, compte des parties d'apothicaire avec des jetons; il fait, parlant à lui-même, les dialogues suivants.*)

Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. "Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif, et rémollient, pour amollir, humecter, et rafraîchir les entrailles de Monsieur." Ce qui me plaît de Monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles: "les entrailles de Monsieur, trente sols." Oui, mais, Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement: je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit. Vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols, et vingt sols en langage d'apothicaire, c'est-à-dire dix sols; les voilà, dix sols. "Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver, et nettoyer le bas-ventre de Monsieur, trente sols." Avec votre permission, dix sols.

"Plus, dudit jour, le soir, un Julep hépatique, soporatif, et somnifère, composé pour faire dormir Monsieur, trente-cinq sols." Je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix-sept sols, six deniers. "Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de Monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de Monsieur, quatre livres." Ah! Monsieur Fleurant, c'est se moquer; il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt et trente sols. "Plus, dudit jour, une potion anodine, et astringente, pour faire reposer Monsieur, trente sols." Bon, dix et quinze sols. "Plus, du vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chasser les vents de Monsieur, trente sols." Dix sols, Monsieur Fleurant. "Plus, le clystère de Monsieur réitéré le soir, comme dessus, trente sols." Monsieur Fleurant, dix sols. "Plus, du vingt-septième, une bonne médecine composée pour hâter d'aller, et chasser dehors les mauvaises humeurs de Monsieur, trois livres." Bon, vingt et trente sols: je suis bien aise que vous soyez raisonnable. "Plus, du vingt-huitième, une prise de petit-lait clarifié, et dulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer, et rafraîchir le sang de Monsieur, vingt sols." Bon, dix sols. "Plus, une potion cordiale et préservative, composée avec douze grains de bézoard,

sirops de limon et grenade, et autres, suivant l'ordonnance, cinq livres." Ah! Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît: si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade: contentez-vous de quatre francs. Vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres, quatre sols, six deniers. Si bien donc que de ce mois j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements; et l'autre mois il y avoit douze médecines, et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à Monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. Il n'y a personne: j'ai beau dire, on me laisse toujours seul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (*Il sonne une sonnette pour faire venir ses gens.*) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin: point d'affaire. Drelin, drelin, drelin: ils sont sourds. Toinette! Drelin, drelin, drelin: tout comme si je ne sonnois point. Chienne, coquine! Drelin, drelin, drelin: j'enrage. (*Il ne sonne plus, mais il crie.*) Drelin, drelin, drelin: carogne, à tous les diables! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul? Drelin, drelin, drelin: voilà qui est pitoyable! Drelin, drelin, drelin: ah, mon Dieu! ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCÈNE II

TOINETTE, ARGAN.

TOIN. (*en entrant dans la chambre*). On y va.

ARG. Ah, chienne! ah, carogne . . . !

TOIN. (*faisant semblant de s'être cogné la tête*) Diantre soit fait de votre impatience! vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de la tête contre la carne d'un volet.

ARG. (*en colère*). Ah, traîtresse! . . .

TOIN. (*pour l'interrompre et l'empêcher de crier, se plaint toujours en disant*). Ha!

ARG. Il y a . . .

TOIN. Ha!

ARG. Il y a une heure . . .

TOIN. Ha!

ARG. Tu m'as laissé . . .

TOIN. Ha!

ARG. Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOIN. Çamon, ma foi! j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARG. Tu m'as fait égosiller, carogne.

TOIN. Et vous m'avez fait, vous, casser la tête: l'un vaut bien l'autre; quitte à quitte, si vous voulez.

ARG. Quoi? coquine . . .

TOIN. Si vous querellez, je pleurerai.

ARG. Me laisser, traîtresse . . .

TOIN. (*toujours pour l'interrompre*). Ha!

ARG. Chienne, tu veux . . .

TOIN. Ha!

ARG. Quoi? il faudra encore que je n'aye pas le plaisir de la quereller.

TOIN. Querellez tout votre soûl, je le veux bien.

ARG. Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOIN. Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que, de mon côté, j'aye le plaisir de pleurer: chacun le sien, ce n'est pas trop. Ha!

ARG. Allons, il faut en passer par là. Ôte-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. (*Argan se lève de sa chaise*). Mon lavement d'aujourd'hui, a-t-il bien opéré?

TOIN. Votre lavement?

ARG. Oui. Ai-je bien fait de la bile?

TOIN. Ma foi! je ne me mêle point de ces affaires-là: c'est à Monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

ARG. Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

TOIN. Ce Monsieur Fleurant-là et ce Monsieur Purgon s'égayent bien sur votre corps; ils ont en vous une bonne vache à lait; et je vou-

drois bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remèdes.

ARG. Taisez-vous, ignorante, ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique, j'ai à lui dire quelque chose.

TOIN. La voici qui vient d'elle-même: elle a deviné votre pensée.

SCÈNE III

ANGÉLIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARG. Approchez, Angélique; vous venez à propos: je voulois vous parler.

ANG. Me voilà prête à vous ouïr.

ARG. Attendez. Donnez-moi mon bâton. Je vais revenir tout à l'heure.

TOIN. (*en le raillant*). Allez vite, Monsieur, allez. Monsieur Fleurant nous donne des affaires.

SCÈNE IV

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ANG. (*la regardant d'un oeil languissant, lui dit confidemment*). Toinette.

TOIN. Quoi?

ANG. Regarde-moi un peu.

TOIN. Hé bien! je vous regarde.

ANG. Toinette.

TOIN. Hé bien, quoi, "Toinette"?

ANG. Ne devines-tu point de quoi je veux parler?

TOIN. Je m'en doute assez: de notre jeune amant; car c'est sur lui, depuis six jours, que roulent tous nos entretiens; et vous n'êtes point bien si vous n'en parlez à toute heure.

ANG. Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la première à m'en entretenir, et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours?

TOIN. Vous ne m'en donnez pas le temps, et vous avez des soins là-dessus qu'il est difficile de prévenir.

ANG. Je t'avoue que je ne saurois me lasser de te parler de lui, et que mon cœur profite avec chaleur de tous les moments de s'ouvrir à toi. Mais dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui?

TOIN. Je n'ai garde.

ANG. Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions?

TOIN. Je ne dis pas cela.

ANG. Et voudrois-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi?

TOIN. A Dieu ne plaise!

ANG. Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du Ciel, quelque effet

du destin, dans l'aventure inopinée de notre connoissance?

Toin. Oui.

Ang. Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense sans me connoître est tout à fait d'un honnête homme?

Toin. Oui.

Ang. Que l'on ne peut pas en user plus généreusement?

Toin. D'accord.

Ang. Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde?

Toin. Oh! oui.

Ang. Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne?

Toin. Assurément.

Ang. Qu'il a l'air le meilleur du monde?

Toin. Sans doute.

Ang. Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble?

Toin. Cela est sûr.

Ang. Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit?

Toin. Il est vrai.

Ang. Et qu'il n'est rien de plus fâcheux que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire?

TOIN. Vous avez raison.

ANG. Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?

TOIN. Eh, eh! ces choses-là, parfois, sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité; et j'ai vu de grands comédiens là-dessus.

ANG. Ah! Toinette, que dis-tu là? Hélas! de la façon qu'il parle, seroit-il bien possible qu'il ne me dît pas vrai?

TOIN. En tout cas, vous en serez bientôt éclaircie; et la résolution où il vous écrivit hier qu'il étoit de vous faire demander en mariage est une prompte voie à vous faire connoître s'il vous dit vrai, ou non: c'en sera là la bonne preuve.

ANG. Ah! Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

TOIN. Voilà votre père qui revient.

SCÈNE V

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ARG. (*se met dans sa chaise*). O çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas: on vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela? vous riez. Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage; il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles: ah! nature, nature! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai

que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

Ang. Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

Arg. Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante. La chose est donc conclue, et je vous ai promise.

Ang. C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

Arg. Ma femme, votre belle-mère, avoit envie que je vous fisse religieuse, et votre petite sœur Louison aussi, et de tout temps elle a été aheurtée à cela.

Toin. (*tout bas*). La bonne bête a ses raisons.

Arg. Elle ne vouloit point consentir à ce mariage, mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée.

Ang. Ah! mon père, que je vous suis obligée de toutes vos bontés.

Toin. En vérité, je vous sais bon gré de cela, et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

Arg. Je n'ai point encore vu la personne; mais on m'a dit que j'en serois content, et toi aussi.

Ang. Assurément, mon père.

Arg. Comment l'as-tu vu?

Ang. Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai

point de vous dire que le hasard nous a fait connoître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

ARG. Ils ne m'ont pas dit cela; mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANG. Oui, mon père.

ARG. De belle taille.

ANG. Sans doute.

ARG. Agréable de sa personne.

ANG. Assurément.

ARG. De bonne physionomie.

ANG. Très bonne.

ARG. Sage, et bien né.

ANG. Tout à fait.

ARG. Fort honnête.

ANG. Le plus honnête du monde.

ARG. Qui parle bien latin, et grec.

ANG. C'est ce que je ne sais pas.

ARG. Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

ANG. Lui, mon père?

ARG. Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANG. Non vraiment. Qui vous l'a dit à vous?

Arg. Monsieur Purgon.

Ang. Est-ce que Monsieur Purgon le connoît?

Arg. La belle demande! il faut bien qu'il le connoisse, puisque c'est son neveu.

Ang. Cléante, neveu de Monsieur Purgon?

Arg. Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

Ang. Hé! oui.

Arg. Hé bien, c'est le neveu de Monsieur Purgon qui est le fils de son beau-frère le médecin, Monsieur Diafoirus; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, Monsieur Purgon, Monsieur Fleurant et moi, et, demain, ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce? vous voilà tout ébaubie?

Ang. C'est, mon père, que je connois que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

Toin. Quoi? Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque? Et avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin?

Arg. Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es?

Toin. Mon Dieu! tout doux: vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter?

La, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage?

ARG. Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même des consultations et des ordonnances.

TOIN. Hé bien! voilà dire une raison, et il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monsieur, mettez la main à la conscience: est-ce que vous êtes malade?

ARG. Comment, coquine, si je suis malade? si je suis malade, impudente?

TOIN. Hé bien! oui, Monsieur, vous êtes malade, n'ayons point de querelle là-dessus; oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez: voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ARG. C'est pour moi que je lui donne ce médecin; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

TOIN. Ma foi! Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil?

ARG. Quel est-il ce conseil?

TOIN. De ne point songer à ce mariage-là.

ARG. Hé la raison?

TOIN. La raison? C'est que votre fille n'y consentira point.

ARG. Elle n'y consentira point?

TOIN. Non.

ARG. Ma fille?

TOIN. Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARG. J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier; et, de plus, Monsieur Purgon, qui n'a ni femme, ni enfants, lui donne tout son bien, en faveur de ce mariage; et Monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOIN. Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.

ARG. Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOIN. Monsieur, tout cela est bel et bon; mais j'en reviens toujours là: je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari, et elle n'est point faite pour être Madame Diafoirus.

ARG. Et je veux, moi, que cela soit.

TOIN. Eh fi! ne dites pas cela.

ARG. Comment, que je ne dise pas cela?

TOIN. Hé non!

ARG. Et pourquoi ne le dirai-je pas?

TOIN. On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARG. On dira ce qu'on voudra; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOIN. Non: je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARG. Je l'y forcerai bien.

TOIN. Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARG. Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOIN. Vous?

ARG. Moi.

TOIN. Bon.

ARG. Comment, "bon"?

TOIN. Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARG. Je ne la mettrai point dans un couvent?

TOIN. Non.

ARG. Non?

TOIN. Non.

ARG. Ouais! voici qui est plaisant: je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux?

TOIN. Non, vous dis-je.

ARG. Qui m'en empêchera?

TOIN. Vous-même.

ARG. Moi?

TOIN. Oui: vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARG. Je l'aurai.

TOIN. Vous vous moquez.

ARG. Je ne me moque point.

TOIN. La tendresse paternelle vous prendra.

ARG. Elle ne me prendra point.

TOIN. Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un "mon petit papa mignon," prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARG. Tout cela ne fera rien.

TOIN. Oui, oui.

ARG. Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOIN. Bagatelles.

ARG. Il ne faut point dire "bagatelles."

TOIN. Mon Dieu! je vous connois, vous êtes bon naturellement.

ARG. (*avec emportement*). Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.

TOIN. Doucement, Monsieur: vous ne songez pas que vous êtes malade.

ARG. Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOIN. Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

ARG. Où est-ce donc que nous sommes? et quelle audace est-ce là à une coquine de servante de parler de la sorte devant son maître?

Toin. Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

Arg. (*court après Toinette*). Ah! insolente, il faut que je t'assomme.

Toin. (*se sauve de lui*). Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

Arg. (*en colère, court après elle autour de sa chaise, son bâton à la main*). Viens, viens, que je t'apprenne à parler.

Toin. (*courant et se sauvant du côté de la chaise où n'est pas Argan*). Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

Arg. Chienne!

Toin. Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

Arg. Pendarde!

Toin. Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

Arg. Carogne!

Toin. Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

Arg. Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là?

Ang. Eh! mon père, ne vous faites point malade.

ARG. Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOIN. Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit.

ARG. (*se jette dans sa chaise étant las de courir après elle*). Ah! ah! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

SCÈNE VI

BÉLINE, ANGÉLIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARG. Ah! ma femme, approchez.

BÉL. Qu'avez-vous, mon pauvre mari?

ARG. Venez-vous-en ici à mon secours.

BÉL. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils?

ARG. Mamie.

BÉL. Mon ami.

ARG. On vient de me mettre en colère!

BÉL. Hélas! pauvre petit mari. Comment donc, mon ami?

ARG. Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.

BÉL. Ne vous passionnez donc point.

ARG. Elle m'a fait enrager, mamie.

BÉL. Doucement, mon fils.

ARG. Elle a contrecarré, une heure durant. les choses que je veux faire.

BÉL. La, la, tout doux.

ARG. Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.

BÉL. C'est une impertinente.

ARG. Vous savez, mon cœur, ce qui en est.

BÉL. Oui, mon cœur, elle a tort.

ARG. Mamour, cette coquine-là me fera mourir.

BÉL. Eh la, eh la!

ARG. Elle est cause de toute la bile que je fais.

BÉL. Ne vous fâchez point tant.

ARG. Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser.

BÉL. Mon Dieu! mon fils, il n'y a point de serviteurs et de servantes qui n'ayent leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités à cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, et surtout fidèle; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà! Toinette.

TOIN. Madame.

BÉL. Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère?

TOIN. (*d'un ton doucereux*). Moi, Madame, hélas! Je ne sais pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe qu'à complaire à Monsieur en toutes choses.

ARG. Ah! la traîtresse!

TOIN. Il nous a dit qu'il vouloit donner sa fille en mariage au fils de Monsieur Diafoirus; je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle; mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un couvent.

BÉL. Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.

ARG. Ah! mamour, vous la croyez. C'est une scélérate: elle m'a dit cent insolences.

BÉL. Hé bien! je vous crois, mon ami. La, remettez-vous. Écoutez, Toinette, si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Çà, donnez-moi son manteau fourré, et des oreillers, que je l'accommode dans sa chaise. Vous voilà je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles: il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARG. Ah! mamie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi!

BÉL. (*accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan*). Levez-vous, que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derrière votre dos, et cet autre-là pour soutenir votre tête.

TOIN. (*lui mettant rudement un oreiller sur la tête et puis fuyant*). Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARG. (*se lève en colère, et jette tous les*

oreillers à Toinette). Ah! coquine, tu veux m'étouffer.

BÉL. Eh la, eh la! Qu'est-ce que c'est donc?

ARG. (*tout essoufflé, se jette dans sa chaise*). Ah, ah, ah! je n'en puis plus.

BÉL. Pourquoi vous emporter ainsi? Elle a cru faire bien.

ARG. Vous ne connoissez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah! elle m'a mis tout hors de moi; et il faudra plus de huit médecines et de douze lavements, pour réparer tout ceci.

BÉL. La, la, mon petit ami, apaisez-vous un peu.

ARG. Mamie, vous êtes toute ma consolation.

BÉL. Pauvre petit fils.

ARG. Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BÉL. Ah! mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie: je ne saurois souffrir cette pensée; et le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur.

ARG. Je vous avois dit de parler pour cela à votre notaire.

BÉL. Le voilà là dedans, que j'ai amené avec moi.

ARG. Faites-le donc entrer, mamour.

BÉL. Hélas! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guère en état de songer à tout cela.

SCÈNE VII

LE NOTAIRE, BÉLINE, ARGAN.

ARG. Approchez, Monsieur de Bonnefoy, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, Monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis; et je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.

BÉL. Hélas! je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

LE NOT. Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, et le dessein où vous êtes pour elle; et j'ai à vous dire là-dessus que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARG. Mais pourquoi?

LE NOT. La Coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourroit faire; mais, à Paris, et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut, et la disposition seroit nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre-vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfants, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARG. Voilà une Coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui



tant de soin. J'aurois envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrois faire.

Le Not. Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller, car ils sont d'ordinaire sévères là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de difficultés, et qui sont ignorants des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis; qui savent aplanir les difficultés d'une affaire, et trouver des moyens d'éluder la Coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours? Il faut de la facilité dans les choses; autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerois pas un sou de notre métier.

Arg. Ma femme m'avoit bien dit, Monsieur, que vous étiez fort habile, et fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, et en frustrer mes enfants?

Le Not. Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez en bonne forme par votre testament tout ce que vous pouvez; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations, non suspectes, au profit de divers créanciers, qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains

de laquelle ils mettront leur déclaration que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir, payables au porteur.

BÉL. Mon Dieu! il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARG. Mamie!

BÉL. Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre . . .

ARG. Ma chère femme!

BÉL. La vie ne me sera plus de rien.

ARG. Mamour!

BÉL. Et je suivrai vos pas, pour vous faire connoître la tendresse que j'ai pour vous.

ARG. Mamie, vous me fendez le cœur. Consolez-vous, je vous en prie.

LE NOT. Ces larmes sont hors de saison, et les choses n'en sont point encore là.

BÉL. Ah! Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement.

ARG. Tout le regret que j'aurai, si je meurs, mamie, c'est de n'avoir point un enfant de vous.

LE NOT. Cela pourra venir encore.

ARG. Il faut faire mon testament, mamour, de la façon que Monsieur dit; mais, par précau-

tion, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcôve, et deux billets payables au porteur, qui me sont dus, l'un par Monsieur Damon, et l'autre par Monsieur Gérante.

Bél. Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah! combien dites-vous qu'il y a dans votre alcôve?

Arg. Vingt mille francs, mamour.

Bél. Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah! de combien sont les deux billets?

Arg. Ils sont, mamie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.

Bél. Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de vous.

Le Not. Voulez-vous que nous procédions au testament?

Arg. Oui, Monsieur; mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moi, je vous prie.

Bél. Allons, mon pauvre petit fils.

SCÈNE VIII

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

Toin. Les voilà avec un notaire, et j'ai ouï parler de testament. Votre belle-mère ne s'endort point, et c'est sans doute quelque conspiration contre vos intérêts, où elle pousse votre père.

Ang. Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violents que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

Toin. Moi, vous abandonner? j'aimerois mieux mourir. Votre belle-mère a beau me faire sa confidente, et me vouloir jeter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle, et j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire: j'emploierai toute chose pour vous servir; mais pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zèle que j'ai pour vous, et feindre d'entrer dans les sentiments de votre père et de votre belle-mère.

Ang. Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

Toin. Je n'ai personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle, mon amant, et il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui il est trop tard; mais demain, du grand matin, je l'envoierai quérir, et il sera ravi de . . .

Bél. Toinette.

Toin. Voilà qu'on m'appelle. Bonsoir. Reposez-vous sur moi.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

TOINETTE, CLÉANTE.

TOIN. Que demandez-vous, Monsieur?

CLÉ. Ce que je demande?

TOIN. Ah, ah, c'est vous? Quelle surprise! Que venez-vous faire céans?

CLÉ. Savoir ma destinée, parler à l'aimable Angélique, consulter les sentiments de son cœur, et lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal dont on m'a averti.

TOIN. Oui, mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique: il faut des mystères, et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue, qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne, et que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette comédie qui donna lieu à la naissance de votre passion; et nous nous sommes bien gardées de parler de cette aventure.

CLÉ. Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante et sous l'apparence de son amant, mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place.

TOIN. Voici son père. Retirez-vous un peu, et me laissez lui dire que vous êtes là.

SCÈNE II

ARGAN, TOINETTE, CLÉANTE.

ARG. Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre, douze allées, et douze venues; mais j'ai oublié à lui demander si c'est en long, ou en large.

TOIN. Monsieur, voilà un . . .

ARG. Parle bas, pendarde: tu viens m'ébranler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOIN. Je voulois vous dire, Monsieur . . .

ARG. Parle bas, te dis-je.

TOIN. Monsieur . . .

(*Elle fait semblant de parler.*)

ARG. Eh?

TOIN. Je vous dis que . . .

(*Elle fait semblant de parler.*)

ARG. Qu'est-ce que tu dis?

TOIN. (*haut*). Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARG. Qu'il vienne.

(*Toinette fait signe à Cléante d'avancer.*)

CLÉ. Monsieur . . .

Toin. (*raillant*). Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de Monsieur.

Clé. Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout et de voir que vous vous portez mieux.

Toin. (*feignant d'être en colère*). Comment "qu'il se porte mieux"? Cela est faux: Monsieur se porte toujours mal.

Clé. J'ai ouï dire que Monsieur étoit mieux, et je lui trouve bon visage.

Toin. Que voulez-vous dire avec votre bon visage? Monsieur l'a fort mauvais, et ce sont des impertinents qui vous ont dit qu'il étoit mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

Arg. Elle a raison.

Toin. Il marche, dort, mange, et boit tout comme les autres; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

Arg. Cela est vrai.

Clé. Monsieur, j'en suis au désespoir. Je viens de la part du maître à chanter de Mademoiselle votre fille. Il s'est vu obligé d'aller à la campagne pour quelques jours; et comme son ami intime, il m'envoie à sa place, pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant elle ne vînt à oublier ce qu'elle sait déjà.

Arg. Fort bien. Appelez Angélique.

TOIN. Je crois, Monsieur, qu'il sera mieux de mener Monsieur à sa chambre.

ARG. Non; faites-la venir.

TOIN. Il ne pourra lui donner leçon comme il faut, s'ils ne sont en particulier.

ARG. Si fait, si fait.

TOIN. Monsieur, cela ne fera que vous étourdir, et il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous êtes, et vous ébranler le cerveau.

ARG. Point, point: j'aime la musique, et je serai bien aise de . . . Ah! la voici. Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.

SCÈNE III

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE.

ARG. Venez, ma fille: votre maître de musique est allé aux champs, et voilà une personne qu'il envoie à sa place pour vous montrer.

ANG. Ah, Ciel!

ARG. Qu'est-ce? d'où vient cette surprise?

ANG. C'est . . .

ARG. Quoi? qui vous émeut de la sorte?

ANG. C'est, mon père, une aventure surprenante qui se rencontre ici.

ARG. Comment?

ANG. J'ai songé cette nuit que j'étois dans le

plus grand embarras du monde, et qu'une personne faite tout comme Monsieur s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé secours, et qui m'est venue tirer de la peine où j'étois; et ma surprise a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLÉ. Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit en dormant, soit en veillant, et mon bonheur seroit grand sans doute si vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeassiez digne de vous tirer; et il n'y a rien que je ne fisse pour . . .

SCÈNE IV

TOINETTE, CLÉANTE, ARGAN, ANGÉLIQUE.

TOIN. (*par dérision*). Ma foi, Monsieur, je suis pour vous maintenant, et je me dédis de tout ce que je disois hier. Voici Monsieur Diafoirus le père, et Monsieur Diafoirus le fils, qui viennent vous rendre visite. Que vous serez bien engendré! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, et le plus spirituel. Il n'a dit que deux mots, qui m'ont ravie, et votre fille va être charmée de lui.

ARG. (*à Cléante, qui feint de vouloir s'en aller*). Ne vous en allez point, Monsieur. C'est que je marie ma fille; et voilà qu'on lui amène son prétendu mari, qu'elle n'a point encore vu.

CLÉ. C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de

vouloir que je sois témoin d'une entrevue si agréable.

ARG. C'est le fils d'un habile médecin, et le mariage se fera dans quatre jours.

CLÉ. Fort bien.

ARG. Mandez-le un peu à son maître de musique, afin qu'il se trouve à la noce.

CLÉ. Je n'y manquerai pas.

ARG. Je vous y prie aussi.

CLÉ. Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOIN. Allons, qu'on se range, les voici.

SCÈNE V

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

ARG. (*mettant la main à son bonnet sans l'ôter*). Monsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous savez les conséquences.

M. DIAF. Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

ARG. Je reçois, Monsieur . . .

(*Ils parlent tous deux en même temps, s'interrompent et confondent.*)

M. DIAF. Nous venons ici, Monsieur . . .

ARG. Avec beaucoup de joie . . .

M. DIAF. Mon fils Thomas, et moi . . .

ARG. L'honneur que vous me faites . . .

M. DIAF. Vous témoigner, Monsieur . . .

ARG. Et j'aurois souhaité . . .

M. DIAF. Le ravissement où nous sommes . . .

ARG. De pouvoir aller chez vous . . .

M. DIAF. De la grâce que vous nous faites . . .

ARG. Pour vous en assurer . . .

M. DIAF. De vouloir bien nous recevoir . . .

ARG. Mais vous savez, Monsieur . . .

M. DIAF. Dans l'honneur, Monsieur . . .

ARG. Ce que c'est qu'un pauvre malade . . .

M. DIAF. De votre alliance . . .

ARG. Qui ne peut faire autre chose . . .

M. DIAF. Et vous assurer . . .

ARG. Que de vous dire ici . . .

M. DIAF. Que dans les choses qui dépendront de notre métier . . .

ARG. Qu'il cherchera toutes les occasions . . .

M. DIAF. De même qu'en toute autre . . .

ARG. De vous faire connoître, Monsieur . . .

M. DIAF. Nous serons toujours prêts, Monsieur . . .

ARG. Qu'il est tout à votre service.

M. DIAF. A vous témoigner notre zèle. (*Il se retourne vers son fils et lui dit.*) Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments.

Th. Diaf. (*est un grand benêt, nouvellement sorti des Écoles, qui fait toutes choses de mauvaise grâce et à contre-temps*). N'est-ce pas par le père qu'il convient commencer?

M. Diaf. Oui.

Th. Diaf. Monsieur, je viens saluer, reconnoître, chérir, et révérer en vous un second père; mais un second père auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité; mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté; et d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre par avance les très-humbles et très-respectueux hommages.

Toin. Vivent les collèges, d'où l'on sort si habile homme!

Th. Diaf. Cela a-t-il bien été, mon père?

M. Diaf. *Optime.*

Arg. (*à Angélique*). Allons, saluez Monsieur.

Th. Diaf. Baiserai-je?

M. Diaf. Oui, oui.

Th. Diaf. (*à Angélique*). Madame, c'est avec

justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on . . .

ARG. Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

TH. DIAF. Où donc est-elle?

ARG. Elle va venir.

TH. DIAF. Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue?

M. DIAF. Faites toujours le compliment de Mademoiselle.

TH. DIAF. Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendoit un son harmonieux, lorsqu'elle venoit à être éclairée des rayons du soleil: tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés. Et comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dores-en-avant tournera--t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire et n'ambitionne autre gloire, que d'être toute sa vie, Madamoiselle, votre très-humble, très-obéissant, et très-fidèle serviteur, et mari.

TOIN. (*en le raillant*). Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses.

ARG. Eh! que dites-vous de cela?

CLÉ. Que Monsieur fait merveilles, et que s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

TOIN. Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

ARG. Allons vite ma chaise, et des sièges à tout le monde. Mettez-vous là, ma fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur votre fils, et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

M. DIAF. Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il étoit petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé. On le voyoit toujours doux, paisible, et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire, et il avoit neuf ans, qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. "Bon, disois-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits; on grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable; mais les choses y

sont conservées bien plus longtemps, et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir." Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine; mais il se roidissoit contre les difficultés, et ses régents se louoient toujours à moi de son assiduité, et de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences; et je puis dire sans vanité que depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre École. Il s'y est rendu redoutable, et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais sur toute chose ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine.

TH. DIAF. (*Il tire une grande thèse roulée de sa poche, qu'il présente à Angélique*). J'ai contre les circulateurs soutenu une thèse, qu'avec la permission de Monsieur, j'ose présenter à

Mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

ANG. Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connois pas à ces choses-là.

TOIN. Donnez, donnez, elle est toujours bonne à prendre pour l'image; cela servira à parer notre chambre.

TH. DIAF. Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite à venir voir l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

TOIN. Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses; mais donner une dissection est quelque chose de plus galand.

ARG. N'est-ce pas votre intention, Monsieur, de le pousser à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin?

M. DIAF. A vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé qu'il valoit mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne; et pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

TOIN. Cela est plaisant, et ils sont bien impertinents de vouloir que vous autres Messieurs vous les guérissiez : vous n'êtes point auprès d'eux pour cela ; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, et leur ordonner des remèdes ; c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

M. DIAF. Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARG. (*à Cléante*). Monsieur, faites un peu chanter ma fille devant la compagnie.

CLÉ. J'attendois vos ordres, Monsieur, et il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiselle une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. Tenez, voilà votre partie.

ANG. Moi?

CLÉ. Ne vous défendez point, s'il vous plaît, et me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scène que nous devons chanter. Je n'ai pas une voix à chanter ; mais ici il suffit que je me fasse entendre, et l'on aura la bonté de m'excuser par la nécessité où je me trouve de faire chanter Mademoiselle.

ARG. Les vers en sont-ils beaux?

CLÉ. C'est proprement ici un petit opéra impromptu, et vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manières de vers libres, tels que la passion et la nécessité peuvent faire trouver à deux personnes qui disent les choses d'eux-mêmes, et parlent sur-le-champ.

ARG. Fort bien. Écoutons.

CLÉ. (*sous le nom d'un berger, explique à sa maîtresse son amour depuis leur rencontre, et ensuite ils s'appliquent leurs pensées l'un à l'autre en chantant*). Voici le sujet de la scène. Un Berger étoit attentif aux beautés d'un spectacle, qui ne faisoit que de commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention par un bruit qu'il entendit à ses côtés. Il se retourne, et voit un brutal, qui de paroles insolentes maltraitoit une Bergère. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage; et après avoir donné au brutal le châtiment de son insolence, il vient à la Bergère, et voit une jeune personne qui, des deux plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, versoit des larmes, qu'il trouva les plus belles du monde. "Hélas! dit-il en lui-même, est-on capable d'outrager une personne si aimable? Et quel inhumain, quel barbare ne seroit touché par de telles larmes?" Il prend soin de les arrêter, ces larmes, qu'il trouve si belles; et l'aimable Bergère prend soin en même temps de le remercier de son léger service, mais d'une manière si charmante, si tendre, et si passionnée, que le Berger n'y peut résister; et chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flamme, dont son cœur se sent pénétré. "Est-il, disoit-il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remercîment? Et que ne voudroit-on pas faire, à quels services, à quels dangers, ne seroit-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul mo-

ment des touchantes douceurs d'une âme si reconnoissante?" Tout le spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant il le sépare de son adorable Bergère; et de cette première vue, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussitôt à sentir tous les maux de l'absence, et il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vue, dont il conserve, nuit et jour, une si chère idée; mais la grande contrainte où l'on tient sa Bergère lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté sans laquelle il ne peut plus vivre, et il en obtient d'elle la permission, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais dans le même temps on l'avertit que le père de cette belle a conclu son mariage avec un autre, et que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste Berger. Le voilà accablé d'une mortelle douleur. Il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre; et son amour au désespoir lui fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa Bergère, pour apprendre ses sentiments et savoir d'elle la destinée à laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint; il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un père oppose aux ten-

dresses de son amour. Il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable Bergère, ainsi qu'auprès d'une conquête qui lui est assurée; et cette vue le remplit d'une colère, dont il a peine à se rendre le maître. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore; et son respect, et la présence de son père l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais enfin il force toute contrainte, et le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi:

(*Il chante.*)

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir;
Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées.
Apprenez-moi ma destinée:
Faut-il vivre? Faut-il mourir?

ANGÉLIQUE (*répond en chantant*)

Vous me voyez, Tircis, triste et mélancolique,
Aux apprêts de l'hymen dont vous vous alarmez:
Je lève au ciel les yeux, je vous regarde, je soupire,
C'est vous en dire assez.

ARG. Ouais! je ne croyois pas que ma fille fût si habile que de chanter ainsi à livre ouvert, sans hésiter.

CLÉANTE

Hélas! belle Philis,
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis
Eût assez de bonheur,
Pour avoir quelque place dans votre cœur?

Angélique

Je ne m'en défends point dans cette peine extrême;
Oui, Tircis, je vous aime.

Cléante

Ô parole pleine d'appas!
Ai-je bien entendu, hélas!
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

Angélique

Oui, Tircis, je vous aime.

Cléante

De grâce, encor, Philis.

Angélique

Je vous aime.

Cléante

Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas.

Angélique

Je vous aime, je vous aime,
Oui, Tircis, je vous aime.

Cléante

Dieux, rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien?
Mais, Philis, une pensée
Vient troubler ce doux transport:
Un rival, un rival . . .

Angélique

Ah! je le hais plus que la mort;
Et sa présence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice.

CLÉANTE

Mais un père á ses vœux vous veut assujettir.

ANGÉLIQUE

Plutôt, plutôt mourir,
Que de jamais y consentir;
Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir.

ARG. Et que dit le père à tout cela?

CLÉ. Il ne dit rien.

ARG. Voilà un sot père que ce père-là, de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire.

CLÉANTE

Ah! mon amour . . .

ARG. Non, non, en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent, et la bergère Philis une impudente, de parler de la sorte devant son père. Montrez-moi ce papier. Ha, ha. Où sont donc les paroles que vous avez dites? Il n'y a là que de la musique écrite.

CLÉ. Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouvé depuis peu l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes?

ARG. Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent d'opéra.

CLÉ. J'ai cru vous divertir.

ARG. Les sottises ne divertissent point. Ah! voici ma femme.

SCÈNE VI

BÉLINE, ARGAN, TOINETTE, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS.

ARG. Mamour, voilà le fils de Monsieur Diafoirus.

TH. DIAF. (*commence un compliment qu'il avoit étudié, et la mémoire lui manquant, il ne peut le continuer*). Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage . . .

BÉL. Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

TH. DIAF. Puisque l'on voit sur votre visage . . .puisque l'on voit sur votre visage . . . Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de la période, et cela m'a troublé la mémoire.

M. DIAF. Thomas, réservez cela pour une autre fois.

ARG. Je voudrois, mamie, que vous eussiez été ici tantôt.

TOIN. Ah! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.

ARG. Allons, ma fille, touchez dans la main de Monsieur, et lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANG. Mon père.

ARG. Hé bien! "Mon père"? Qu'est-ce que cela veut dire?

ANG. De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connoître, et de voir naître en nous l'un pour l'autre cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

TH. DIAF. Quant à moi, Mademoiselle, elle est déjà toute née en moi, et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANG. Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de même de moi, et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon âme.

ARG. Ho bien, bien! cela aura tout le loisir de se faire, quand vous serez mariés ensemble.

ANG. Eh! mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force; et si Monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui seroit à lui par contrainte.

TH. DIAF. *Nego consequentiam,* Mademoiselle, et je puis être honnête homme et vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur votre père.

ANG. C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un que de lui faire violence.

TH. DIAF. Nous lisons des anciens, Mademoiselle, que leur coutume étoit d'enlever par force de la maison des pères les filles qu'on menoit

marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANG. Les anciens, Monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle; et quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience: si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

TH. DIAF. Oui, Mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ANG. Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

TH. DIAF. *Distinguo,* Mademoiselle: dans ce qui ne regarde point sa possession, *concedo*; mais dans ce qui la regarde, *nego*.

TOIN. Vous avez beau raisonner: Monsieur est frais émoulu du collège, et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la Faculté?

BÉL. Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANG. Si j'en avois, Madame, elle seroit telle que la raison et l'honnêteté pourroient me la permettre.

ARG. Ouais! je joue ici un plaisant personnage.

BÉL. Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à se marier, et je sais bien ce que je ferois.

ANG. Je sais, Madame, ce que vous voulez dire, et les bontés que vous avez pour moi ; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

BÉL. C'est que les filles bien sages et bien honnêtes, comme vous, se moquent d'être obéissantes, et soumises aux volontés de leurs pères. Cela étoit bon autrefois.

ANG. Le devoir d'une fille a des bornes, Madame, et la raison et les lois ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BÉL. C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage ; mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie.

ANG. Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai au moins de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARG. Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANG. Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la

contrainte de leurs parents, et se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là, à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu la personne.

BÉL. Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante, et je voudrois bien savoir ce que vous voulez dire par là.

ANG. Moi, Madame, que voudrois-je dire que ce que je dis?

BÉL. Vous êtes si sotte, mamie, qu'on ne sauroit plus vous souffrir.

ANG. Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BÉL. Il n'est rien d'égal à votre insolence.

ANG. Non, Madame, vous avez beau dire.

BÉL. Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption qui fait hausser les épaules à tout le monde.

ANG. Tout cela, Madame, ne servira de rien. Je serai sage en dépit de vous; et pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.

ARG. Écoute. Il n'y a point de milieu à cela: choisis d'épouser dans quatre jours, ou Monsieur, ou un couvent. Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien.

BÉL. Je suis fâchée de vous quitter, mon fils, mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.

ARG. Allez, mamour, et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez.

BÉL. Adieu, mon petit ami.

ARG. Adieu, mamie.

ARG. Voilà une femme qui m'aime . . .cela n'est pas croyable.

M. DIAF. Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARG. Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

M. DIAF. (*lui tâte le pouls*). Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. *Quid dicis?*

TH. DIAF. *Dico* que le pouls de Monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

M. DIAF. Bon.

TH. DIAF. Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.

M. DIAF. Fort bien.

TH. DIAF. Repoussant.

M. DIAF. *Bene.*

TH. DIAF. Et même un peu caprisant.

M. DIAF. *Optime.*

TH. DIAF. Ce qui marque une intempérie dans le *parenchyme splénique,* c'est-à-dire la rate.

M. DIAF. Fort bien.

ARG. Non: Monsieur Purgon dit que c'est mon foie qui est malade.

M. DIAF. Eh! oui: qui dit *parenchyme,* dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble, par le moyen du *vas breve du pylore,* et souvent des *méats cholidoques.* Il vous ordonne sans doute de manger force rôti?

ARG. Non, rien que du bouilli.

M. DIAF. Eh! oui: rôti, boulli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARG. Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf?

M. DIAF. Six, huit, dix, par les nombres pairs; comme dans les médicaments, par les nombres impairs.

ARG. Jusqu'au revoir, monsieur.

SCÈNE VII

BÉLINE, ARGAN.

BÉL. Je viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par-devant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle, qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a vue.

ARG. Un jeune homme avec ma fille?

BÉL. Oui. Votre petite fille Louison étoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARG. Envoyez-la ici, mamour, envoyez-la ici. Ah, l'effrontée! je ne m'étonne plus de sa résistance.

SCÈNE VIII

LOUISON, ARGAN.

LOU. Qu'est-ce que vous me voulez, mon papa? Ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.

ARG. Oui, venez çà, avancez là. Tournez-vous, levez les yeux, regardez-moi. Eh!

LOU. Quoi, mon papa?

ARG. Là.

LOU. Quoi?

ARG. N'avez-vous rien à me dire?

LOU. Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de *Peau-d'âne,* ou bien la fable du *Corbeau et du Renard,* qu'on m'a apprise depuis peu.

ARG. Ce n'est pas là ce que je demande.

LOU. Quoi donc?

ARG. Ah! rusée, vous savez bien ce que je veux dire.

LOU. Pardonnez-moi, mon papa.

ARG. Est-ce là comme vous m'obéissez?

LOU. Quoi?

ARG. Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez?

LOU. Oui, mon papa.

ARG. L'avez-vous fait?

LOU. Oui, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ai vu.

ARG. Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui?

LOU. Non, mon papa.

ARG. Non?

LOU. Non, mon papa.

ARG. Assurément?

LOU. Assurément.

ARG. Oh çà! je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

(*Il va prendre une poignée de verges.*)

LOU. Ah! mon papa.

ARG. Ah, ah! petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur?

LOU. Mon papa.

ARG. Voici qui vous apprendra à mentir.

LOU. (*se jette à genoux*). Ah! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire; mais je m'en vais vous dire tout.

ARG. Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

LOU. Pardon, mon papa.

ARG. Non, non.

LOU. Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARG. Vous l'aurez.

LOU. Au nom de Dieu! mon papa, que je ne l'aye pas.

ARG. (*la prenant pour la fouetter*). Allons, allons.

LOU. Ah! mon papa, vous m'avez blessée. Attendez: je suis morte.

(*Elle contrefait la morte.*)

ARG. Holà! Qu'est-ce là? Louison, Louison. Ah, mon Dieu! Louison. Ah! ma fille! Ah! malheureux, ma pauvre fille est morte. Qu'ai-je fait, misérable? Ah! chiennes de verges. La peste soit des verges! Ah! ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison.

LOU. La, la, mon papa, ne pleurez point tant, je ne suis pas morte tout à fait.

ARG. Voyez-vous la petite rusée? Oh çà, çà! je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

LOU. Ho! oui, mon papa.

ARG. Prenez-y bien garde, au moins, car voilà un petit doigt qui sait tout, qui me dira si vous mentez.

LOU. Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit.

ARG. Non, non.

LOU. C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étois.

ARG. Eh bien?

LOU. Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, et il m'a dit qu'il étoit son maître à chanter.

ARG. Hon, hon. Voila l'affaire. Hé bien?

LOU. Ma sœur est venue après.

ARG. Hé bien?

LOU. Elle lui a dit: "Sortez, sortez, sortez, mon Dieu! sortez; vous me mettez au désespoir."

ARG. Hé bien?

LOU. Et lui, il ne vouloit pas sortir.

ARG. Qu'est-ce qu'il lui disoit?

LOU. Il lui disoit je ne sais combien de choses.

ARG. Et quoi encore?

LOU. Il lui disoit tout ci, tout ça, qu'il l'aimoit bien, et qu'elle étoit la plus belle du monde.

ARG. Et puis après?

LOU. Et puis après, il se mettoit à genoux devant elle.

ARG. Et puis après?

LOU. Et puis après, il lui baisoit les mains.

ARG. Et puis après?

LOU. Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enfui.

ARG. Il n'y a point autre chose?

LOU. Non, mon papa.

ARG. Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (*Il met son doigt à son oreille.*) Attendez. Eh! ah, ah! oui? Oh, oh! voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit.

LOU. Ah! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

ARG. Prenez garde.

LOU. Non, mon papa, ne le croyez pas, il ment, je vous assure.

ARG. Oh bien, bien! nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout: allez. Ah! il n'y a plus d'enfants. Ah! que d'affaires! je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

(*Il se remet dans sa chaise.*)

SCÈNE IX

BÉRALDE, ARGAN.

BÉR. Hé bien! mon frère, qu'est-ce? comment vous portez-vous?

ARG. Ah! mon frère, fort mal.

BÉR. Comment "fort mal"?

ARG. Oui, je suis dans une foiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

BÉR. Voilà qui est fâcheux.

ARG. Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

BÉR. J'étois venu ici, mon frère, vous proposer un parti pour ma nièce Angélique.

ARG. (*parlant avec emportement, et se levant de sa chaise*). Mon frère, ne me parlez point de cette coquine-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il soit deux jours.

BÉR. Ah! voilà qui est bien: je suis bien aise que la force vous revienne un peu, et que ma visite vous fasse du bien. Oh çà! nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amène ici un divertissement, que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, et vous rendra l'âme mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Égyptiens, vêtus en Mores, qui font des danses mêlées de chansons, où je suis sûr que vous prendrez plaisir; et cela vaudra bien une ordonnance de Monsieur Purgon. Allons.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

BÉRALDE, ARGAN, TOINETTE.

BÉR. Hé bien! mon frère, qu'en dites-vous? cela ne vaut-il pas bien une prise de casse?

TOIN. Hon, de bonne casse est bonne.

BÉR. Oh çà! voulez-vous que nous parlions un peu ensemble?

ARG. Un peu de patience, mon frère, je vais revenir.

TOIN. Tenez, Monsieur, vous ne songez pas que vous ne sauriez marcher sans bâton.

ARG. Tu as raison.

SCÈNE II

BÉRALDE, TOINETTE.

TOIN. N'abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre nièce.

BÉR. J'emploierai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite.

TOIN. Il faut absolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'est mis dans la fantaisie, et j'avois songé en moi-même que ç'auroit été une bonne affaire de pouvoir introduire ici un médecin à notre poste, pour le dégoûter de son

Monsieur Purgon, et lui décrier sa conduite. Mais, comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ai résolu de jouer un tour de ma tête.

Bér. Comment?

Toin. C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-être plus heureux que sage. Laissez-moi faire; agissez de votre côté. Voici notre homme.

SCÈNE III

ARGAN, BÉRALDE.

Bér. Vous voulez bien, mon frère, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation.

Arg. Voilà qui est fait.

Bér. De répondre sans nulle aigreur aux choses que je pourrai vous dire.

Arg. Oui.

Bér. Et de raisonner ensemble, sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion.

Arg. Mon Dieu! oui. Voilà bien du préambule.

Bér. D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfants qu'une fille, car je ne compte pas la petite, d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent?

Arg. D'où vient, mon frère, que je suis maître dans ma famille pour faire ce que bon me semble?

Bér. Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles, et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

Arg. Oh çà! nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu: c'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut.

Bér. Non, mon frère; laissons-la là: c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est détachée de toute sorte d'intérêt, qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfants une affection et une bonté qui n'est pas concevable; cela est certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin?

Arg. Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

Bér. Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille, et il se présente un parti plus sortable pour elle.

Arg. Oui, mais celui-ci, mon frère, est plus sortable pour moi.

Bér. Mais le mari qu'elle doit prendre, doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous?

Arg. Il doit être, mon frère, et pour elle, et pour moi, et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BÉR. Par cette raison-là, si votre petite étoit grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire?

ARG. Pourquoi non?

BÉR. Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature?

ARG. Comment l'entendez-vous, mon frère?

BÉR. J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderois point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.

ARG. Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve, et que Monsieur Purgon dit que je succomberois, s'il étoit seulement trois jours sans prendre soin de moi?

BÉR. Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous envoiera en l'autre monde.

ARG. Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine?

BÉR. Non, mon frère, et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

ARG. Quoi? vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révérée?

BÉR. Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes; et à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

ARG. Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre?

BÉR. Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici, où les hommes ne voient goutte, et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque chose.

ARG. Les médecins ne savent donc rien, à votre compte?

BÉR. Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser; mais, pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

ARG. Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les médecins en savent plus que les autres.

BÉR. Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'chose; et toute

l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

ARG. Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous; et nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux médecins.

BÉR. C'est une marque de la foiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.

ARG. Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

BÉR. C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre Monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse: c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croiroit du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile, et qui, avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire: c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera, et il ne fera.

en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il feroit à lui-même.

ARG. C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui. Mais enfin venons au fait. Que faire donc quand on est malade?

BÉR. Rien, mon frère.

ARG. Rien?

BÉR. Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.

ARG. Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BÉR. Mon Dieu! mon frère, ce sont pures idées, dont nous aimons à nous repaître; et, de tout temps, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations, que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent et qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de

raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années: il vous dit justement le roman de la médecine. Mais quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela, et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

Arg. C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête, et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

Bér. Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler: les plus habiles gens du monde; voyez-les faire: les plus ignorants de tous les hommes.

Arg. Hoy! Vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, et je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces Messieurs pour rembarrer vos raisonnements et rabaisser votre caquet.

Bér. Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine; et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et j'aurois souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir sur ce chapitre quelqu'une des comédies de Molière.

ARG. C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

BÉR. Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

ARG. C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine; voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces Messieurs-là.

BÉR. Que voulez-vous qu'il y mette que les diverses professions des hommes? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

ARG. Par la mort non de diable! si j'étois que des médecins, je me vengerois de son impertinence; et quand il sera malade, je le laisserois mourir sans secours. Il auroit beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement, et je lui dirois: "Crève, crève! cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté."

BÉR. Vous voilà bien en colère contre lui.

ARG. Oui, c'est un malavisé, et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BÉR. Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.

ARG. Tant pis pour lui s'il n'a point recours aux remèdes.

BÉR. Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

ARG. Les sottes raisons que voilà! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage, car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

BÉR. Je le veux bien, mon frère; et, pour changer de discours, je vous dirai que, sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent; que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte, et qu'on doit, sur cette matière, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de là dépend tout le bonheur d'un mariage.

SCÈNE IV

MONSIEUR FLEURANT, *une seringue à la main;*
ARGAN, BÉRALDE.

ARG. Ah! mon frère, avec votre permission.

BÉR. Comment? que voulez-vous faire?

ARG. Prendre ce petit lavement-là; ce sera bientôt fait.

BÉR. Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sauriez être un moment sans lavement ou sans médecine? Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos.

ARG. Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain au matin.

M. FLEUR. (*à Béralde*). De quoi vous mêlez-vous de vous opposer aux ordonnances de la médecine et d'empêcher Monsieur de prendre mon clystère? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là!

BÉR. Allez, Monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages.

M. FLEUR. On ne doit point ainsi se jouer des remèdes, et me faire perdre mon temps. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance, et je vais dire à Monsieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez . . .

ARG. Mon frère, vous serez cause ici de quelque malheur.

BÉR. Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que Monsieur Purgon a ordonné. Encore un coup, mon frère, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des médecins, et que vous vouliez être, toute votre vie, enseveli dans leurs remèdes?

ARG. Mon Dieu! mon frère, vous en parlez comme un homme qui se porte bien; mais, si

vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il est aisé de parler contre la médecine quand on est en pleine santé.

BÉR. Mais quel mal avez-vous?

ARG. Vous me feriez enrager. Je voudrois que vous l'eussiez, mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah! voici Monsieur Purgon.

SCÈNE V

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

M. PURG. Je viens d'apprendre là-bas, à la porte, de jolies nouvelles: qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avois prescrit.

ARG. Monsieur, ce n'est pas . . .

M. PURG. Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin.

TOIN. Cela est épouvantable.

M. PURG. Un clystère que j'avois pris plaisir à composer moi-même.

ARG. Ce n'est pas moi . . .

M. PURG. Inventé et formé dans toutes les règles de l'art.

TOIN. Il a tort.

M. PURG. Et qui devoit faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARG. Mon frère . . .

M. PURG. Le renvoyer avec mépris!

ARG. C'est lui . . .

M. PURG. C'est une action exorbitante.

TOIN. Cela est vrai.

M. PURG. Un attentat énorme contre la médecine.

ARG. Il est cause . . .

M. PURG. Un crime de lèse-Faculté, qui ne se peut assez punir.

TOIN. Vous avez raison.

M. PURG. Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARG. C'est mon frère . . .

M. PURG. Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOIN. Vous ferez bien.

M. PURG. Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisois à mon neveu, en faveur du mariage.

ARG. C'est mon frère qui a fait tout le mal.

M. PURG. Mépriser mon clystère!

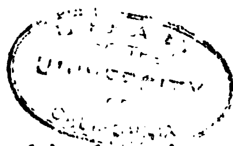
ARG. Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

M. PURG. Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOIN. Il ne le mérite pas.

M. PURG. J'allois nettoyer votre corps et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.

ARG. Ah, mon frère!



M. PURG. Et je ne voulois plus qu'une douzaine de médecines, pour vider le fond du sac.

TOIN. Il est indigne de vos soins.

M. PURG. Mais puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains,

ARG. Ce n'est pas ma faute.

M. PURG. Puisque vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin,

TOIN. Cela crie vengeance.

M. PURG. Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnois,

ARG. Hé! point du tout.

M. PURG. J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile et à la féculence de vos humeurs.

TOIN. C'est fort bien fait.

ARG. Mon Dieu!

M. PURG. Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable.

ARG. Ah, miséricorde!

M. PURG. Que vous tombiez dans la bradypepsie,

ARG. Monsieur Purgon.

M. PURG. De la bradypepsie dans la dyspepsie;

ARG. Monsieur Purgon.

M. PURG. De la dyspepsie dans l'apepsie,

ARG. Monsieur Purgon.

M. PURG. De l'apepsie dans la lienterie,

ARG. Monsieur Purgon.

M. PURG. De la lienterie dans la dyssenterie,

ARG. Monsieur Purgon.

M. PURG. De la dyssenterie dans l'hydropisie,

ARG. Monsieur Purgon.

M. PURG. Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

SCÈNE VI

ARGAN, BÉRALDE

ARG. Ah, mon Dieu! je suis mort. Mon frère, vous m'avez perdu.

BÉR. Quoi? qu'y a-t-il?

ARG. Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge.

BÉR. Ma foi! mon frère, vous êtes fou, et je ne voudrois pas, pour beaucoup de choses, qu'on vous vît faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie, revenez à vous-même, et ne donnez point tant à votre imagination.

ARG. Vous voyez, mon frère, les étranges maladies dont il m'a menacé.

BÉR. Le simple homme que vous êtes!

ARG. Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours.

BÉR. Et ce qu'il dit, que fait-il à la chose? Est-ce un oracle qui a parlé? Il semble, à vous entendre, que Monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours, et que, d'autorité suprême, il vous l'allonge et vous le raccourcisse comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie sont en vous-même, et que le courroux de Monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir que ses remèdes de vous faire vivre. Voici une aventure, si vous voulez, à vous défaire des médecins, ou, si vous êtes né à ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frère, vous puissiez courir un peu moins de risque.

ARG. Ah! mon frère, il sait tout mon tempérament et la manière dont il faut me gouverner.

BÉR. Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention, et que vous voyez les choses avec d'étranges yeux.

SCÈNE VII

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOIN. Monsieur, voilà un médecin qui demande à vous voir.

ARG. Et quel médecin?

TOIN. Un médecin de la médecine.

ARG. Je te demande qui il est?

TOIN. Je ne le connois pas; mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau, et si je n'étois sûre que ma mère étoit honnête femme, je dirois que ce seroit quelque petit frère qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon père.

ARG. Fais-le venir.

BÉR. Vous êtes servi à souhait: un médecin vous quitte, un autre se présente.

ARG. J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.

BÉR. Encore! vous en revenez toujours là?

ARG. Voyez-vous? j'ai sur le cœur toutes ces maladies-là que je ne connois point, ces . . .

SCÈNE VIII

TOINETTE, *en médecin*; ARGAN, BÉRALDE.

TOIN. Monsieur, agréez que je vienne vous rendre visite et vous offrir mes petits services pour toutes les saignées et les purgations dont vous aurez besoin.

ARG. Monsieur, je vous suis fort obligé. Par ma foi! voilà Toinette elle-même.

TOIN. Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ai oublié de donner une commission à mon valet; je reviens tout à l'heure.

ARG. Eh! ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette?

BÉR. Il est vrai que la ressemblance est tout à fait grande. Mais ce n'est pas la première fois qu'on a vu de ces sortes de choses, et les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARG. Pour moi, j'en suis surpris, et . . .

SCÈNE IX

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

TOIN. (*quitte son habit de médecin si promptement qu'il est difficile de croire que ce soit elle qui a paru en médecin*). Que voulez-vous, Monsieur?

ARG. Comment?

TOIN. Ne m'avez-vous pas appelée?

ARG. Moi? non.

TOIN. Il faut donc que les oreilles m'ayent corné.

ARG. Demeure un peu ici pour voir comme ce médecin te ressemble.

TOIN. (*en sortant, dit*). Oui, vraiment, j'ai affaire là-bas, et je l'ai assez vu.

ARG. Si je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'est qu'un.

BÉR. J'ai lu des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances, et nous en avons vu de notre temps où tout le monde s'est trompé.

ARG. Pour moi, j'aurois été trompé à celle-là, et j'aurois juré que c'est la même personne.

SCÈNE X

TOINETTE, *en médecin* ; ARGAN, BÉRALDE.

TOIN. Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARG. Cela est admirable !

TOIN. Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes ; et votre réputation, qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai prise.

ARG. Monsieur, je suis votre serviteur.

TOIN. Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aye ?

ARG. Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six, ou vingt-sept ans.

TOIN. Ah, ah, ah, ah, ah ! j'en ai quatre-vingt-dix.

ARG. Quatre-vingt-dix ?

TOIN. Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

ARG. Par ma foi ! voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans.

TOIN. Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades

dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatisme et défluxions, à ces fiévrottes, à ces vapeurs, et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance: de bonnes fièvres continues avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine: c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe; et je voudrois, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurois de vous rendre service.

Arg. Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

Toin. Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ahy, je vous ferai bien aller comme vous devez. Hoy, ce pouls-là fait l'impertinent: je vois bien que vous ne me connoissez pas encore. Qui est votre médecin?

Arg. Monsieur Purgon.

Toin. Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade?

Arg. Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOIN. Ce sont tous des ignorants: c'est du poumon que vous êtes malade.

ARG. Du poumon?

TOIN. Oui. Que sentez-vous?

ARG. Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOIN. Justement, le poumon.

ARG. Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOIN. Le poumon.

ARG. J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOIN. Le poumon.

ARG. Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOIN. Le poumon.

ARG. Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étoit des coliques.

TOIN. Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez?

ARG. Oui, Monsieur.

TOIN. Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin?

ARG. Oui, Monsieur.

TOIN. Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir?

ARG. Oui, Monsieur.

TOIN. Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

ARG. Il m'ordonne du potage.

TOIN. Ignorant.

ARG. De la volaille.

TOIN. Ignorant.

ARG. Du veau.

TOIN. Ignorant.

ARG. Des bouillons.

TOIN. Ignorant.

ARG. Des œufs frais.

TOIN. Ignorant.

ARG. Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

TOIN. Ignorant.

ARG. Et surtout de boire mon vin fort trempé.

TOIN. *Ignorantus, ignoranta, ignorantum.* Il faut boire votre vin pur ; et pour épaissir votre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

ARG. Vous m'obligez beaucoup.

TOIN. Que diantre faites-vous de ce bras-là?

ARG. Comment?

TOIN. Voilà un bras que je me ferois couper tout à l'heure, si j'étois que de vous.

ARG. Et pourquoi?

TOIN. Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter?

ARG. Oui; mais j'ai besoin de mon bras.

TOIN. Vous avez là aussi un œil droit que je me ferois crever, si j'étois en votre place.

ARG. Crever un œil?

TOIN. Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARG. Cela n'est pas pressé.

TOIN. Adieu. Je suis fâché de vous quitter si tôt; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire pour un homme qui mourut hier.

ARG. Pour un homme qui mourut hier?

TOIN. Oui, pour aviser, et voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARG. Vous savez que les malades ne reconduisent point.

BÉR. Voilà un médecin vraiment qui paroît fort habile.

ARG. Oui, mais il va un peu bien vite.

BÉR. Tous les grands médecins sont comme cela.

ARG. Me couper un bras, et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux? J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot!

SCÈNE XI

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOIN. Allons, allons, je suis votre servante, je n'ai pas envie de rire.

ARG. Qu'est-ce que c'est?

TOIN. Votre médecin, ma foi, qui me vouloit tâter le pouls.

ARG. Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans!

BÉR. Oh çà! mon frère, puisque voilà votre Monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce?

ARG. Non, mon frère: je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous, et j'ai découvert certaine entrevue secrète, qu'on ne sait pas que j'aye découverte.

BÉR. Hé bien! mon frère, quand il y auroit quelque petite inclination, cela seroit-il si cri-

minel, et rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes comme le mariage?

ARG. Quoi qu'il en soit, mon frère, elle sera religieuse, c'est une chose résolue.

BÉR. Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARG. Je vous entends: vous en revenez toujours là, et ma femme vous tient au cœur.

BÉR. Hé bien! oui, mon frère, puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je veux dire; et non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, et voir que vous donniez tête baissée dans tous les pièges qu'elle vous tend.

TOIN. Ah! Monsieur, ne parlez point de Madame: c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire, une femme sans artifice, et qui aime Monsieur, qui l'aime . . . on ne peut pas dire cela.

ARG. Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait.

TOIN. Cela est vrai.

ARG. L'inquiétude que lui donne ma maladie.

TOIN. Assurément.

ARG. Et les soins et les peines qu'elle prend autour de moi.

TOIN. Il est certain. Voulez-vous que je vous convainque, et vous fasse voir tout à l'heure comme Madame aime Monsieur? Monsieur, souffrez que je lui montre son bec jaune, et le tire d'erreur.

ARG. Comment?

TOIN. Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, et contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARG. Je le veux bien.

TOIN. Oui; mais ne la laissez pas longtemps dans le désespoir, car elle en pourroit bien mourir.

ARG. Laisse-moi faire.

TOIN. (*à Béralde*). Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

ARG. N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort?

TOIN. Non, non: quel danger y auroit-il? Étendez-vous là seulement. (*Bas.*) Il y aura plaisir à confondre votre frère. Voici Madame. Tenez-vous bien.

SCÈNE XII

BÉLINE, TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOIN. (*s'écrie*). Ah, mon Dieu! Ah, malheur! Quel étrange accident!

BÉL. Qu'est-ce, Toinette?

TOIN. Ah, Madame!

BÉL. Qu'y a-t-il?

TOIN. Votre mari est mort.

BÉL. Mon mari est mort?

TOIN. Hélas! oui. Le pauvre défunt est trépassé.

BÉL. Assurément?

TOIN. Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là, et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

BÉL. Le Ciel en soit loué! Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort!

TOIN. Je pensois, Madame, qu'il fallût pleurer.

BÉL. Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne? et de quoi servoit-il sur la terre? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets.

TOIN. Voilà une belle oraison funèbre.

BÉL. Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein, et tu peux croire qu'en me servant ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aye fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent dont je me veux saisir, et il n'est pas juste que j'aye passé

sans fruit auprès de lui mes plus belles années. Viens, Toinette, prenons auparavant toutes ses clefs.

Arg. (*se levant brusquement*). Doucement.

Bél. (*surprise, et épouvantée*). Ahy!

Arg. Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez?

Toin. Ah, ah! le défunt n'est pas mort.

Arg. (*à Béline, qui sort*). Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses.

Bér. (*sortant de l'endroit où il étoit caché*). Hé bien! mon frère, vous le voyez.

Toin. Par ma foi! je n'aurois jamais cru cela. Mais j'entends votre fille: remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver; et puisque vous êtes en train, vous connoîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous.

SCÈNE XIII

ANGÉLIQUE, ARGAN, TOINETTE, BÉRALDE.

Toin. (*s'écrie*). Ô Ciel! ah, fâcheuse aventure! Malheureuse journée!

Ang. Qu'as-tu, Toinette, et de quoi pleures-tu?

Toin. Hélas! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

Ang. Hé quoi?

Toin. Votre père est mort.

Ang. Mon père est mort, Toinette?

Toin. Oui; vous le voyez là. Il vient de mourir tout à l'heure d'une foiblesse qui lui a pris.

Ang. Ô Ciel! quelle infortune! quelle atteinte cruelle! Hélas! faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restoit au monde? et qu'encore, pour un surcroit de désespoir, je le perde dans un moment où il étoit irrité contre moi? Que deviendrai-je, malheureuse, et quelle consolation trouver après une si grande perte?

SCÈNE XIV

CLÉANTE, ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE, BÉRALDE.

Clé. Qu'avez-vous donc, belle Angélique? et quel malheur pleurez-vous?

Ang. Hélas! je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher et de plus précieux: je pleure la mort de mon père.

Clé. Ô Ciel! quel accident! quel coup inopiné! Hélas! après la demande que j'avois conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venois me présenter à lui, et tâcher par mes respects et par mes prières de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

ANG. Ah! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon père, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais. Oui, mon père, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. Souffrez, mon père, que je vous en donne ici ma parole, et que je vous embrasse, pour vous témoigner mon ressentiment.

ARG. (*se lève*). Ah, ma fille!

ANG. (*épouvantée*). Ahy!

ARG. Viens. N'aye point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille; et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

ANG. Ah! quelle surprise agréable, mon père! Puisque par un bonheur extrême le Ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure au moins de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande.

CLÉ. (*se jette à genoux*). Eh! Monsieur, laissez-vous toucher à ses prières et aux miennes, et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination.

BÉR. Mon frère, pouvez-vous tenir là contre?

Toin. Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour?

Arg. Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage. Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.

Clé. Très-volontiers, Monsieur: s'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire mêmes, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, et je ferois bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique.

Bér. Mais, mon frère, il me vient une pensée: faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

Toin. Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt; et il n'y a point de maladie si osée, que de se jouer à la personne d'un médecin.

Arg. Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi: est-ce que je suis en âge d'étudier?

Bér. Bon, étudier! Vous êtes assez savant; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous.

Arg. Mais il faut savoir bien parler latin, connoître les maladies, et les remèdes qu'il y faut faire.

Bér. En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez après plus habile que vous ne voudrez.

ARG. Quoi? l'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là?

BÉR. Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison.

TOIN. Tenez, Monsieur, quand il n'y auroit que votre barbe, c'est déjà beaucoup, et la barbe fait plus de la moitié d'un médecin.

CLÉ. En tout cas, je suis prêt à tout.

BÉR. Voulez-vous que l'affaire se passe tout à l'heure?

ARG. Comment tout à l'heure?

BÉR. Oui, et dans votre maison.

ARG. Dans ma maison?

BÉR. Oui. Je connois une Faculté de mes amies, qui viendra tout à l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

ARG. Mais moi, que dire, que répondre?

BÉR. On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent, je vais les envoyer quérir.

ARG. Allons, voyons cela.

CLÉ. Que voulez-vous dire, et qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies?

TOIN. Quel est donc votre dessein?

BÉR. De nous divertir un peu ce soir. Les

comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique ; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.

Ang. Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

Bér. Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

Clé. (*à Angélique*). Y consentez-vous?

Ang. Oui, puisque mon oncle nous conduit.

TROISIÈME INTERMÈDE

C'est une cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait médecin, en récit, chant, et danse.

ENTRÉE DE BALLET

Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle et placer les bancs en cadence; ensuite de quoi toute l'assemblée (composée de huit porte-seringues, six apothicaires, vingt-deux docteurs, celui qui se fait recevoir médecin, huit chirurgiens dansants, et deux chantants) entre, et prend ses places, selon les rangs.

PRÆSES

Sçavantissimi doctores,
Medicinæ professores,
Qui hic assemblati estis,
Et vos, altri Messiores,
Sententiarum Facultatis
Fideles executores,
Chirurgiani et apothicari,
Atque tota compania aussi,
Salus, honor, et argentum,
Atque bonum appetitum.

Non possum, docti Confreri,
En moi satis admirari
Qualis bona inventio

Est medici professio,
Quam bella chosa est, et bene trovata,
Medicina illa benedicta,
Quæ suo nomine solo,
Surprenanti miraculo,
Depuis si longo tempore,
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus,
Et quod grandes et petiti
Sunt de nobis infatuti.
Totus mundus, currens ad nostros remedios,
Nos regardat sicut Deos;
Et nostris ordonnanciis
Principes et reges soumissos videtis.

Donque il est nostræ sapientiæ,
Boni sensus atque prudentiæ,
De fortement travaillare
A nos bene conservare
In tali credito, voga, et honore,
Et prandere gardam à non recevere
In nostro docto corpore
Quam personas capabiles,
Et totas dignas ramplire
Has plaças honorabiles.

C'est pour cela que nunc convocati estis;
Et credo quod trovabitis
Dignam materiam medici
In sçavanti homine que voici,
Lequel, in chosis omnibus,

Dono ad interrogandum,
Et à fond examinandum
Vostris capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR

Si mihi licentiam dat Dominus Præses,
Et tanti docti Doctores,
Et assistantes illustres,
Très sçavanti Bacheliero,
Quem estimo et honoro,
Domandabo causam et rationem quare
Opium facit dormire.

BACHELIERUS

Mihi a docto Doctore
Domandatur causam et rationem quare
Opium facit dormire:
A quoi respondeo,
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere,
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore,

SECUNDUS DOCTOR

Cum permissione Domini Præsidis,
Doctissimæ Facultatis,
Et totius his nostris actis
Companiæ assistantis,

Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ sunt remedia
Quæ in maladia
Ditte hydropisia
Convenit facere.

BACHELIERUS

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere,
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

TERTIUS DOCTOR

Si bonum semblatur Domino Præsidi,
Doctissimæ Facultati,
Et companiæ presenti,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ remedia eticis,
Pulmonicis, atque asmaticis,
Trovas à propos facere.

BACHELIERUS

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere,
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

QUARTUS DOCTOR

Super illas maladias
Doctus Bachelierus dixit maravillas:
Mais si non ennuyo Dominum Præsidem,
Doctissimam Facultatem,
Et totam honorabilem
Companiam ecoutantem,
Faciam illi unam quæstionem.
De hiero maladus unus
Tombavit in meas manus:
Habet grandam fievram cum redoublamentis,
Grandam dolorem capitis,
Et grandum malum au costé
Cum granda difficultate
Et pena de respirare:
Veillas mihi dire,
Docte Bacheliere,
Quid illi facere?

BACHELIERUS

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

QUINTUS DOCTOR

Mais si maladia
Opiniatria
Non vult se garire,
Quid illi facere?

BACHELIERUS

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere,
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

PRÆSES

Juras gardare statuta
Per Facultatem præscripta
Cum sensu et jugeamento?

BACHELIERUS

Juro.

PRÆSES

Essere, in omnibus
Consultationibus,
Ancieni aviso,
Aut bono,
Aut mauvaiso?

BACHELIERUS

Juro.

PRÆSES

De non jamais te servire
De remediis aucunis
Quam de ceux seulement doctæ Facultatis,
Maladus dust-il crevare,
Et mori de suo malo?

BACHELIERUS

Juro.

PRÆSES

Ego, cum isto boneto
Venerabili et docto,
Dono tibi et concedo
Virtutem et puissanciam
Medicandi
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi
Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impune per totam terram.

ENTRÉE DE BALLET

Tous les Chirurgiens et Apothicaires viennent lui faire la révérence en cadence.

BACHELIERUS

Grandes doctores doctrinæ
De la rhubarbe et du séné,
Ce seroit san douta à moi chosa folla,
Inepta et ridicula,
Si j'alloibam m'engageare
Vobis louangeas donare,
Et entreprenoibam adjoutare
Des lumieras au soleillo,
Et des etoilas au cielo,
Des ondas à l'Oceano,
Et des rosas au printanno.
Agreate qu'avec uno moto,
Pro toto remercimento,
Rendam gratiam corpori tam docto.
Vobis, vobis debeo

Bien plus qu'à naturæ et qu'à patri meo:
Natura et pater meus
Hominem me habent factum;
Mais vos me, ce qui est bien plus,
Avetis factum medicum,
Honor, favor, et gratia
Qui, in hoc corde que voilà,
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in secula.

CHORUS

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlat!
Mille, mille annis et manget et bibat,
Et seignet et tuat!

ENTRÉE DE BALLET

Tous les Chirurgiens et les Apothicaires dansent au son des instruments et des voix, et des battements de mains, et des mortiers d'apothicaires

CHIRURGUS

Puisse-t-il voir doctas
Suas ordonnancias
Omnium chirurgorum
Et apothiquarum
Remplire boutiquas!

CHORUS

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlat!
Mille, mille annis et manget et bibat,
Et seignet et tuat!

CHIRURGUS

Puissent toti anni
Lui essere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais
Quam pestas, verolas,
Fievras, pluresias,
Fluxus de sang, et dyssenterias!

CHORUS

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlat!
Mille, mille annis et manget et bibat,
Et seignet et tuat!

DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Les Médecins, les Chirurgiens et les Apothicaires sortent tous, selon leur rang, en cérémonie, comme ils sont entrés.

FIN DU MALADE IMAGINAIRE.